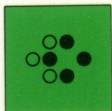


Surclassement

Pascal Garnier

Nouvelles



P.O.L.

RATP FICHE D'INFRACTION Feuillet **B**
à remettre au voyageur

FE

Date _____ Heure _____

Ligne _____ Station _____

Train N° _____ Classe 1^{ère} 2^{ème}

Mr PASCAL GARNIER
 M^{me}
 M^{lle}

Epouse : _____ Nationalité FR

Prénom : _____

Né(e) le _____ à : _____

Domicile N° 11 déclaré Rue : _____

Localité : _____ Code postal : _____

Pièce justificative : _____ N° : _____

Délivrée le : _____ par _____

Mont de l'indemnité forfaitaire à _____ F

_____ N° _____

Surclassement

DU MÊME AUTEUR

L'ANNÉE SABBATIQUE, P.O.L, 1986

UN CHAT COMME MOI, coll. *Arc-en-poche*, Nathan, 1986

Pascal Garnier

Surclassement

nouvelles

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1987
ISBN : 2-86744-096-3

Surclassement

On ne voit que lui sur ce quai de métro désert, lui tout en noir, chaussures noires, imper noir, costume noir, cheveux noirs, brillants, laqués, goudronnés qui démarrent en pointe au milieu du front. Ça lui fait une drôle de tête de Mickey triste. Tout en noir, sauf la chemise de satin rouge qu'on aperçoit par l'entrebâillement du col de l'imper, rouge vif. Noir à l'extérieur, rouge à l'intérieur, des couleurs de bête égorgée.

On ne voit que lui et les deux contrôleurs qui rédigent son amende. Quel manque de bol !... pour une station en première !... il y avait une chance sur un million ! Faut vraiment manquer de pot pour... Pourtant, c'est vraiment pas une journée pour manquer de pot. Les deux contrôleurs prennent leur temps, s'assoient sur un banc, enlèvent leur casquette. Ils s'en payent un, ils vont se le déguster, se le décortiquer, se le ronger os par os, d'autant qu'il n'a pas l'air bien farouche ce fraudeur, un vrai régale !

Carte d'identité :

CADINET

Jean-Luc François Marie
né le 10 mai 1949...

« C'est marrant ça, je suis du 10 mai moi aussi, mais 51. »

Jean-Luc se demande avec un espoir naïf si cette coïncidence qui crée entre lui et le contrôleur une certaine intimité, va jouer en sa faveur. Non. Le type constate qu'ils sont nés tous les deux un 10 mai comme il constate l'infraction de Jean-Luc, avec la même froideur.

Motif de l'infraction : surclassement.

SURCLASSEMENT !

Crac ! Le mot est tombé comme un couperet, avec un écho de mépris, de dédain. On ne monte pas en première avec un ticket de seconde, chacun à sa place, on ne triche pas, quand on est un minable, on prend un wagon pour minable, sinon on est « surclassé », déplacé, presque indécent.

« Evidemment vous ne pouvez pas payer tout de suite ?

– Hein?... euh non, je ne préfère pas.

– Evidemment... »

Finalement, il n'y avait pas grand-chose à grignoter sur ce fraudeur. A contrecœur les deux contrôleurs lui tendent en soupirant sa carte d'identité et un papier vert. Le type du 10 mai regarde Jean-Luc des pieds à la tête.

« Vous êtes prestidigitateur ?

– Non.

– Ah bon, je croyais... vos fringues... »

Et ils s'éloignent, leur carnet à souches sous le bras en quête d'une nouvelle proie.

Jean-Luc froisse nerveusement le papier de la honte dans sa main, se promettant de ne rien payer du

tout, ils peuvent toujours se la foutre au cul leur salope-rie d'amende. D'ailleurs, il aurait dû leur dire à ces deux guignols, à ces deux chasseurs de prime minables, à ces deux crétins, où il allait se le mettre leur surclassement... Bof! et puis, c'est même pas la peine, sont trop cons.

Quand même, c'est vraiment trop stupide cet incident. Ce n'est pas pour les cent cinquante balles, il s'en fout, mais ce genre d'embûche quand on va chanter à l'émission *Dimanche et la belle*, ça a tendance à prendre des proportions déraisonnables.

« Bon, regardons froidement la situation : tu t'es fait piquer en première par deux pauvres abrutis, ça va te coûter cent cinquante balles, un point c'est tout. Ça ne t'a pas mis en retard puisque tu es parti une heure à l'avance, donc tout va pour le mieux, ça arrive à tout le monde ce genre de sketch, tous les jours, pas de raison de s'inquiéter, ça baigne. »

Jean-Luc respire un grand coup, hoche la tête en souriant. Qui sait, peut-être qu'un jour il racontera cette anecdote au cours d'une interview : « Je me souviens, c'était ma première télé, un crochet dans une émission appelée *Dimanche et la belle*, ce fut d'ailleurs le point de départ de ma carrière, tant de choses se sont passées depuis... Où en étais-je?... Ah oui, j'avais un trac fou et dans le métro... »

Le métro lui déboule en pleine poire, comme un coup de poing. Le PCHTTT et le CLANG des portes lui meurtrissent les tympans. Montent et descendent les gens du dimanche. Jean-Luc est parmi eux.

Le type qui conduit est un vrai dingue. Le métro bondit d'une station à l'autre envoyant valdinguer les passagers. Jean-Luc est debout, bien campé sur ses jambes, accroché à la barre. Quand il était petit, il

aimait bien monter dans la benne du tracteur de son grand-père, en Bretagne. Il sentait les mêmes chaos sous ses pieds. Il disait qu'il était un explorateur, qu'il allait soigner les éléphants. C'était bien les vacances là-bas, ça sentait le lait chaud et la bouse de vache, on avait tout le temps faim. Chaque année on promettait de lui montrer le canard qui continue de courir une fois la tête coupée. Mais chaque année, ça se passait quand il dormait ou quand il était en promenade. Il n'avait jamais vu le canard sans tête qui continue de courir. Pourtant, dans ses rêves comme dans ses cauchemars, le canard égorgé passait régulièrement, ses ailes déployées frémissantes et dégoulinantes de sang. C'est drôle, il ne s'en souvenait plus. Il faut dire que la dernière fois qu'il était allé à la ferme de son grand-père, c'était en... cinq, six ans déjà ! Jean-Luc a pris goût aux embardées du métro. Il n'a pas envie que ça s'arrête, il n'a pas envie de descendre. Il n'a plus envie d'aller chanter, de sourire, de serrer la main des gens, de parler, de sentir cette peur en lui qui le tétanise, lui crispe le ventre et les mâchoires, qui l'amidonne de la tête aux pieds et lui colle une espèce de sourire idiot sur le visage alors que son œil fou ne sait plus où se poser. Ses doigts de pied griffent le fond de ses chaussures, il a des crampes dans les mollets et les mains moites. A force de se comprimer les intestins, il a une violente envie de chier. Ce qui veut dire : courir vers le premier bistrot venu, commander n'importe quoi et descendre aux chiottes en priant qu'elles ne soient pas trop dégueulasses et qu'il y ait du papier.

On n'a pas idée de se mettre dans des états pareils, de se ligoter l'existence avec des « il faut, je dois... » comme s'il ne bossait pas assez la semaine pour passer ses loisirs à se coller des trouilles bleues. Non, il n'a

plus envie d'aller chanter à *Dimanche et la belle*, il préférerait aller chez pépé en Bretagne, voir le canard sans tête.

Merde ! C'est là.

Jean-Luc n'est pas entré dans le premier bistrot venu, il n'a pas pu et pourtant il y a urgence. Il a vu les gens dedans comme chez eux, des habitués sans doute. Eux aussi l'ont vu, il en est persuadé, ils lui ont lancé un regard tellement dissuasif qu'il a aussitôt lâché le bec-de-cane de la porte. Maintenant il n'a plus le choix, il n'y a que le tabac en face. Bondé ou non, il faut y entrer. Il arrive à se faire une petite place au bout du comptoir entre deux poivrots qui parlent trop fort. Il commande trois fois son café car les deux premières n'ont pas porté jusqu'aux oreilles décollées du garçon. Au sous-sol, les W.-C. sont occupés.

La première gorgée de café lui brûle la langue et le palais. Pour un peu il l'aurait presque recrachée mais il l'avale en faisant la grimace. Le liquide bouillant lui tombe sur l'estomac comme une louche de plomb fondu. L'amertume lui envahit la bouche. Il regrette d'avoir pris un café, il est déjà assez nerveux comme ça. Le déjeuner chez sa mère était tellement lourd qu'il a dû en boire au moins un bon litre pour se tenir éveillé. Ce n'est plus possible d'être aussi tendu, jamais il ne pourra chanter, il sent le torticolis lui tordre le cou.

« Un cognac s'il vous plaît, un grand ! »

Le verre rempli à ras bords déborde sur sa main tremblante. Tout va mieux. Du coup il n'a plus envie de chier, la nuque s'assouplit, son souffle devient plus régulier et même, un petit rot. Ça a un arrière-goût de chez maman, civet mijoté, îles flottantes ... Il se serait bien endormi là-bas, en regardant *Dimanche et la belle* en se contentant d'y rêver... Seulement, c'est lui qui

passé à *Dimanche et la belle*, dans trois quarts d'heure environ. Encore un quart d'heure et il va y aller.

Un autre cognac.

Sa mère a été très bien, n'a pas trop insisté pour l'accompagner. Il se demande si ça ne l'a pas vexée... un peu, sans doute... mais elle l'a senti si nerveux... le trac, quoi. Et puis d'ailleurs, il n'a invité personne. A part sa mère, personne n'est au courant.

Depuis quinze jours il sait qu'il a été sélectionné, il a eu un mal de chien à ne pas le crier sur les toits. C'est bien mieux comme ça, ils le découvriront en rotant devant leur poste, ils tendront le doigt en criant : « Hé ! mais c'est Jean-Luc ! » ou bien : « Mais c'est Cadinet ! » ou bien encore : « C'est ce con de Cadinet ! »... En tout cas, ça va leur faire bouger le cul de leur fauteuil, parce que s'il chante comme il a chanté à la répétition, demain lundi, ils vont changer d'attitude : « On ne savait pas que vous chantiez M. Cadinet, c'était très bien, vous savez, nous avons voté pour vous, c'était vraiment mérité votre victoire, si, si... et avec votre lot, ça s'est passé comment ? »

C'est vrai, au fait, qu'est-ce qu'il va en faire de cette nana s'il gagne?... « Une soirée chic avec miss France, la belle du dimanche ! »

C'est curieux, il n'a jamais pensé à ça. Gagner, oui, triompher devant ses collègues de bureau, devant sa mère, devant un producteur de disques qui lui fera aussitôt un contrat en or, gagner le respect des gens de son quartier, oui, il a pensé à tout ça, mais pas au prix.

Il ne l'a vue qu'une fois, la semaine dernière à la répétition. Elle est grande, elle rit tout le temps comme un cheval. Elle est du Nord, de Douvens. Ça a marqué Jean-Luc parce qu'il a un oncle à Douvens, l'oncle Raymond. C'est tout gris caca d'oie ce bled, avec des

maisons tristes en briques marron. L'oncle Raymond est avare. Ce n'était jamais une bonne journée quand on allait le voir. Tous les jardins avaient l'air sale, la campagne aussi, comme la pâte à modeler quand on a tout mélangé.

Mais miss France ne fait pas penser à Doulens, elle ne fait penser à rien... si, peut-être à des cacahuètes sous vide tellement elle est lustrée, polie, avec des bosses brillantes.

Au pire, elle sera un peu encombrante.

Si ça se passe comme à la répétition, c'est dans la poche, les deux autres sont carrément nuls. Leprince, sans vraiment le dire, lui a fait comprendre que... enfin, à moins d'une catastrophe, c'est O.K., quoi ! Il est assez sympa ce mec, c'est vrai, on a toujours l'impression que les stars de la télé comme lui... et bien non, il est très... c'est un pro, un vrai pro, avec ses bons et ses mauvais côtés, tout de suite ils se sont compris. Il a bien vu que Jean-Luc avait déjà du métier. La scène, il l'a tâté du pied depuis déjà un bout de temps, les bals, les soirées... des petits trucs en province, une dure mais bonne école. Sur le tas, on apprend vite. Pas comme les petits jeunes qu'on envoie directement dans un studio plein de requins, des feux de paille, c'est construit sur du sable, pas du sérieux. « Ya les pros et les pas pros » c'est vrai ce que dit Leprince, on ne peut pas perdre son temps à la télé, ça coûte une fortune ce genre d'émission, c'est regardé par des millions de gens. Quand même, c'était pénible de voir ce pauvre type de Toulouse se faire descendre en flammes par Leprince, un trou, ça peut arriver...

Jean-Luc croise les doigts et regarde sa montre. Il va falloir y aller.

Il n'aurait pas dû s'alourdir chez sa mère, trop

bouffé, trop bu, et les cognacs par là-dessus. Il n'est plus énervé, plutôt abruti, il fait chaud dans ce café. Ils ont tous l'œil rouge et glauque au-dessus de leur verre, l'haleine lourde qui rend l'air opaque comme une goutte de pastis dans un verre d'eau.

Il fait trouble d'un seul coup pour Jean-Luc. Ce ne serait pas une sensation désagréable s'il n'avait rien à faire. Mais il faut se secouer, se réveiller. Il se frotte vigoureusement les mains comme une mouche puis le visage en écarquillant les yeux et en bâillant fort. Là, tout devient plus clair.

C'est curieux quand même, tous ces gens autour qui l'ignorent... dans une heure et demie, ils se taperont sur les cuisses en disant : « Il était là, à côté de moi au comptoir ! »

Dans une heure et demie, il sera célèbre, il ne pourra plus venir en anonyme boire un verre sur le zinc, il sera à part, enturbanné d'une aura magique qui l'empêchera de passer la porte des gens simples. C'est touchant comme de perdre son pucelage, comme de se souvenir du canard sans tête, des vacances chez pépé... Dans une heure et demie, il ne respirera plus le même air. Il le sait, c'est la rançon de la gloire, c'est pourquoi il a gardé juste de quoi prendre un taxi pour rentrer chez sa mère. L'épisode du métro lui revient en mémoire, ça paraît bien loin, comme appartenant à un autre.

Oh ! il s'y attendait, il y a longtemps qu'il se prépare à ce passage dans la classe supérieure... SUR-CLASSEMENT... bande de nains ! Il était à l'avance, voilà tout.

Il va falloir se tenir droit maintenant, partout où il ira il y aura des regards posés sur lui, partout. Déjà il les sent, brûlants sur sa nuque, admiratifs et respec-

tueux, épiant le moindre de ses gestes pour pouvoir l'imiter en secret chez eux.

Ce grand mec en loden devant son demi, pas l'air bien gaie sa vie pour venir écouter la radio dans un bistrot. Je comprends. Je connais, mon gars, moi aussi... combien d'années pareilles à celles-ci, nulles, à se suivre comme son ombre, aspiré hors de soi comme une tache par un buvard, une inexistence totale. On pourrait disparaître instantanément sans que cela change quoi que ce soit, pas un atome ne bougerait. On a droit au monde de derrière un hygiaphone, on ne touche pas, ce n'est pas pour nous... je connais, mon gars, c'est dur, on a l'impression d'avoir épousé la veuve poignet pour la vie, mais on peut s'en sortir ! Tu vois, moi je m'en sors parce que j'y ai cru, mon dimanche n'est pas le même que le tien ! Dans une heure et... Quelle heure est-il au fait ?

Jean-Luc dépose en vrac bien plus que le prix de ses consommations et sort en bousculant une épaule par-ci par-là.

Maintenant il a froid. Quelque chose le gêne dans l'œil comme un cheveu ou un tic nerveux, un truc impossible à enlever.

Il y a déjà un monde fou devant la porte du théâtre. C'est idiot, quand on part trop à l'avance, on finit toujours par se mettre en retard. Quelle queue ! Jean-Luc aimerait bien parler à un des types du contrôle, lui expliquer qu'il fait partie du spectacle, mais la foule qui attend lui bloque le passage.

« Hé ! faites la queue comme tout le monde. »

C'est ridicule, il ne peut quand même pas leur expliquer qu'il va chanter, qu'il est même le futur gagnant. Là, il est carrément déclassé. Il se tortille, coincé dans la file d'attente, faisant des petits sourires

gênés, tentant d'attirer l'attention d'un des types du contrôle. Rien à faire, il est ligoté, tassé avec les autres à dix mètres du guichet. Il va vraiment être en retard, il a beau s'agiter, le mouvement de la foule reste lent. Il devrait reprendre son sang-froid, s'excuser poliment mais fermement, fendre la foule d'un pas sûr et tout simplement expliquer son cas à l'ouvreur. Mais il ne s'en sent pas le courage, d'instinct il a repris les attitudes moutonnières de la foule, il suit docilement, comme on lui a toujours dit de faire. Pourtant, il sait que sa place n'est plus là, qu'il devrait être de l'autre côté du rideau à échanger des clins d'œil avec Le-prince et des rires avec miss France. Il y a maldonne, il est innocent...

Jean-Luc, à nouveau, se sent très mal, cette rigidité presque cadavérique, le cheveu dans l'œil qui lui fait faire la grimace et l'envie de chier. Il a été con de ne pas y être allé au café, il n'aura plus le temps. Tiens, le mec au loden est là... et deux ou trois clients du bar aussi. Il était si bien tout à l'heure, si clair...

Ça sent la permanente et le glaïeul autour de lui. Ça sent le dimanche popote. Les affreux glaïeuls, ces poireaux endimanchés, dans le vase de cristal sur le napperon au crochet...

Il y a encore des miettes de gâteaux dans les moustaches des papas. Les mômes sont surexcités, demandent à aller pisser en geignant, les uns après les autres. Les mamans ont encore les joues toutes rouges d'avoir surveillé le rôti dans le four. Les adolescents, eux, font semblant d'être seuls.

Elle serait douce cette chaleur d'étable si Jean-Luc n'avait pas projeté une moitié de lui de l'autre côté de la scène. Mon Dieu que c'est long ! Que ça traîne ! mais à l'idée de s'expliquer au guichet, Jean-Luc voudrait

que ça dure toute la vie.

« Une entrée ?

Jean-Luc se racle la gorge, cherche le ton juste et le plus bas possible.

– Non, euh... je suis Franck Vaillant, alors je...

– Qui ça ?

– Franck Vaillant

– Et après ?

– Eh bien, je chante, là, à *Dimanche et la belle...*

– Mais qu'est-ce que vous faites là ! Fallait passer par l'entrée des artistes...

– Oui, bien sûr, mais c'est que ma voiture a eu un pépin et je...

– Ben allez-y ! Vite ! Vous êtes en retard, elle est bonne celle-là, le chanteur qui fait la queue pour son propre spectacle !

– Excusez-moi, merci, merci. »

Derrière lui, Jean-Luc a senti les gens se pousser du coude, pouffer, une longue ondulation qui a dû se répandre comme une traînée de poudre jusqu'au bout de la queue.

– Tu parles d'un dégourdi !

– C'est peut-être un comique ? »

Jean-Luc est au pilori, les quelques mètres qu'il doit parcourir pour entrer dans la salle sont un véritable calvaire. Il a l'impression d'avoir une cible dans le dos, le massacre de saint Sébastien, comme sur les chromos dans la chambre de pépé, lardé de lazzis. Le noir et le silence feutré de la salle sont un baume pour ses plaies. Il se laisse guider par une ouvreuse juchée sur des hauts talons, elle pourrait l'emmener aux enfers, il n'a plus aucune réaction, il est aveugle, sourd, muet.

Les accords dissonants de l'orchestre qui se prépare accentuent son vertige. Tous les sons sont étouffés,

lointains, comme lorsqu'on sort d'une anesthésie, du coton, une couche épaisse de coton entre lui et tout le reste. Leprince se précipite vers lui, le tire par la manche en tapotant nerveusement sur sa montre. Jean-Luc se laisse faire, il ne l'entend pas, ne comprend pas ce qu'on lui dit, il se contente de sourire, un même sourire pour tous. Leprince hausse les épaules et s'en va vrombir ailleurs. Il fait noir avec des paillettes qui scintillent comme si on avait du savon dans les yeux. Il y a un énorme secret au milieu de tout ceci, on est entouré de frôlements, de chuchotements, de rires nerveux vite étouffés. Ça sent la craie, la poudre, le vestiaire. Jean-Luc n'a pas quitté son imper ni ses mains ses poches. Parfois, quelqu'un en passant le déplace comme un accessoire. Pour Jean-Luc, il n'y a pas de différence entre être ici ou là, c'est un rêve, une cérémonie loufoque à laquelle il assiste en touriste. Une main se pose sur son épaule.

« Alors, Franck, ça va, pas trop le trac ? »

Jean-Luc a entendu la phrase ou plutôt l'a vue se dessiner sur les lèvres trop rouges du type de Toulouse, celui qui s'est planté à la répétition. Jean-Luc ne répond pas, se contente de lui offrir son sourire niais. Il serait incapable de prononcer une parole, il se sent exactement comme un plat surgelé à peine sorti du congélateur.

« Si ça se passe comme à la répète, elle est pour toi la miss, moi, j'ai rien à perdre alors ça va, je sais très bien que ça ne sera pas moi... Bon, ben alors, bonne chance... Je te laisse te concentrer. »

Comme il l'envie Jean-Luc, celui qui n'a rien à perdre, celui qui sait d'avance, qui s'est tellement attendu au pire qu'il ne peut plus lui arriver que quelque chose de bien. Il devrait reculer, se sauver à toutes

Un jour ou l'autre, c'est inévitable, on s'assiera dans un café près de Madeleine Mignot, sur une banquette de métro face à Franck Vaillant ou dans une boîte de nuit à côté de Fred. On leur accordera un bref regard et on s'étonnera d'abord de l'affligeante banalité de leurs traits puis de la vacuité vaguement oppressante de leurs yeux. Même si l'on hausse les épaules, même si on ne prête à ces figurants d'autre destin que la morne trajectoire d'une autoroute, il sera trop tard. È PERICOLOSO SPORGERSI au-dessus de ces gens-là.



9 782867 440960

Maquette : Jean-Pierre Reissner

ISBN : 2-86744-096-3
F10096 6-87

69 F

Extrait de la publication